

Yves PUCHER : STRASBOURG - HENDAYE

1.180 km - du 19 au 23 juin 1994

J'ai eu peur... J'ai eu peur, le trait tiré. Car, la ligne droite reliant, sur la carte Michelin, STRASBOURG à HENDAYE, franchit les Vosges, coupe le bas du Morvan, traverse sans détours la Combraille, le Plateau de Millevaches, les vallonnements corréziens, descend sur la Dordogne, remonte sur le Causse de Gramat, se laisse retomber, passé Rocamadour, et n'en finit plus de jouer à saute moutons dans le Gers et en Chalosse.

C'était une vraie Diagonale, belle et franche. Pas de celles qui tournent autour du pot, s'en allant chercher le Sud à l'Ouest pour finir lamentablement dans la platitude landaise. Pas une de ces Diagonales qui, pour arriver triomphalement dans les délais, se prêtent à toutes les compromissions, de gauche à droite, afin de contourner la moindre bosse. Non, une Diagonale digne de ce nom, qui ne craignait pas de défier le Centre de la France, de se battre hardiment avec le relief pour conserver, toujours, le cap Nord-Est/Sud-Ouest.

J'ai eu très peur, à la lecture du dernier "Petit Diagonaliste", revue spécialisée dans le sujet, contenant de doctes études sur les pérégrinations de ses abonnés. Ce dernier numéro traitait notamment, statistiques à l'appui, et ça tombait bien, des parcours utilisés pour rejoindre STRASBOURG à HENDAYE. Stupéfaction : aucun des valeureux diagonalistes qui m'avaient précédé, n'empruntaient la ligne droite tracée sur ma carte. La plupart, en vue du Massif Central, s'en écartaient par la gauche ; ou si l'on préfère, opéraient une manœuvre de contournement par la droite, dans le sens de la marche. Fallait-il réviser ma stratégie simpliste et me lancer dans de savants calculs en divisant les kilomètres supplémentaires de plat par le pourcentage des côtes évitées ? La preuve est faite que la subtilité des maths m'échappe. J'ai maintenu. En fait, si les Bretons sont têtus, c'est qu'ils sont de piètres matheux. Ainsi, j'innovais et j'en étais fier. J'ouvrais une nouvelle voie diagonalistique à travers le nombril proéminent de l'Hexagone.

Toutefois, dans un ultime réflexe, mon crayon, ripant à l'approche du Pays Basque, s'est laissé glisser vers la mer, sur le bord des Gaves et de l'Adour, comme pour s'excuser de sa témérité. Voilà la montagne basquaise gommée ; sage décision, car, peut-être n'en resterait-il pas lourd sous la pédale, après un périple aussi musclé...

DIAGONALE, la sixième de tous les records. En nombre de côtes, en kilomètres sur le plateau de montagne, en nuits écourtées, en canicule, en litres de boissons. Je me suis même inquiété pour ma santé en découvrant mes selles vertes. J'eus beau chercher, rien dans mon alimentation à base d'œufs au plat, de sandwiches et de yaourts ne pouvait expliquer que je chie vert. Mais, puisque tout fonctionnait normalement, il n'y avait pas lieu, finalement, de se faire du souci. Le dernier jour, enfin, j'eus la révélation, devant mon énième verre de diabolo menthe, en récapitulant tous ceux que j'avais avalés deux par deux, au prix moyen de 8 francs l'unité, sans pouvoir déterminer d'ailleurs, la proportion, dans le coût, du colorant.

STRASBOURG - RAMBERVILLERS 106 km

Le départ était programmé à 16 heures. L'orage éclata à 15h15. Les platanes dont chaque feuille attendait, immobile, s'agitèrent brusquement, et j'entendis le déluge s'avancer sur les toits, envahir les rues, et s'abattre sur l'angoisse d'un pauvre diagonaliste déjà abattu. L'eau tombait sans discontinuer et le temps poursuivait sa marche, inexorablement. 16 heures. J'étais habillé de pied en cap ; j'avais revêtu mon habit de lumière, avec ma casquette et mes socquettes immaculées, et j'attendais dans le fourgon, assis et résigné. 16 heures 10. Aucun espoir d'éclaircie, et je fixais tristement mes socquettes blanches. La Diagonale était partie sans moi. Ne restait plus qu'à mettre la plaque de cadre. Courageuse, aimante, dévouée, mon épouse

l'ajusta sous les trombes, pendant que je fixais de plus en plus fixement mes socquettes blanches.

16 heures 15. Brusquement, l'averse s'arrête, laissant sur place les platanes s'égoutter et l'eau ruisseler dans les caniveaux débordés. Plus une minute à perdre : tamponnage au commissariat et départ en voltige à 16h20, sans même le temps d'un au revoir consistant. Après quelques inquiétudes sur un itinéraire cycliste qui ressemble parfois à un passage à gué, je retrouve la plaine d'Alsace, fumante après l'orage. Le col du Hantz se monte facilement, de même celui de la Chipotte. La route est très calme à cette heure, et la forêt embaume. De gros nuages noirs précipitent le crépuscule, mais j'arrive à Rambervillers sans encombre, contre un léger vent défavorable.

RAMBERVILLERS – LUZY

318km

Départ à 3h30. La dynamo ronronne dans la nuit claire... Passé Epinal, la route s'éloigne de la ville à travers une forêt humide et un lever de jour grisailleux. Vision fugitive : un chevreuil traverse prestement la route, sans souci de la priorité.

A Bourbonne-les-Bains, petite station thermale fort bien pourvue en hôtels restaurants, j'étais assuré d'un bon petit déjeuner. Il est vrai que 100 kilomètres d'une traite creusent l'estomac, et que pour aborder les 200 derniers kilomètres de la journée, il vaut mieux faire le plein de combustible. Après une partie de ping-pong entre le premier restaurant rencontré, à l'usage exclusif de ses pensionnaires, et la brasserie dont l'amabilité aux cyclistes affamés est la grande spécialité servie glacée, et qui me renvoie au premier restaurant, lequel ne servira impérativement que ses pensionnaires, je pars chercher fortune au centre-ville.

Fallait-il que je sois sérieusement entamé pour ne pas savoir qu'une pizzeria ne produit que des pizzas et surtout pas d'œufs au plat. Mais, c'est seulement d'œufs au plat dont j'ai envie, et c'est dans un restaurant, chicos, que de prime abord je n'aurais pas cru capable de

m'offrir un repas aussi commun, que je trouve enfin mon bonheur...

La fraîcheur du tranquille et bucolique Val Suzon aux falaises hautes, atténue la chaleur lourde. Mais déjà, d'épais nuages viennent assombrir la forêt de Pasques, et la route encaissée, qui se faufile sous les frondaisons, ressemble bientôt à un obscur tunnel. Les hauteurs sur lesquelles j'émerge, près de Somberton, découvrent un ciel chargé de nuées noires qui laissent dans le lointain, des tramées transparentes. Une averse soudaine mais tenace, m'oblige à revêtir l'imper que j'aurais dû garder contre le froid, dans la longue descente vers les petits villages de l'Auxois aux belles demeures bourguignonnes, Echannay, Commarin, Vandenesse.

La visite d'Arnay-Le-Duc, chargée d'histoire, se mérite. On y accède au plus court par une petite rue pavée et montante qui arrive sur la place centrale. La pause est consacrée à une restauration rapide dans les rayons d'une épicerie, pendant que je fais mes emplettes pour le petit déjeuner...

Les gouttes recommencent à tomber à Autun, et quelques kilomètres plus loin, c'est une averse cinglante, ponctuée de coups de tonnerre, qui balaie le paysage. L'endroit est choisi : un tronçon de route en réfection gorgée d'eau avec des bas côtés boueux dans lesquels il serait sage de ne pas aventurer ses petites chaussures cyclistes. Mais voilà, il faut impérativement mettre l'imper, et auparavant, le déficeler du porte-bagages, manœuvre qu'il est préférable d'effectuer à l'arrêt...

La soirée, grise et humide, m'amène à Luzy, terme de l'étape, à 21h30. Les 25 derniers kilomètres, sur une chaussée en mauvais état, constituent un condensé de belles bosses propres à achever un diagonaliste trop pressé d'arriver... C'est bien joli de transporter une cargaison de yaourts, encore faudrait-il les déposer dans une position confortable pour supporter le voyage. L'un d'entre eux, couché sur le côté et incommodé par les soubresauts, a baillé son contenu dans le sac de guidon, engluant tout ce qui s'y trouvait. De la belle ouvrage. Le dernier repas à base de sandwich

est consacré au nettoyage des articles, sortis un à un, puis étalés sur la table du bar.

Je n'étais pas arrivé au bout de mes déconvenues. En enlevant mon cuissard, je sens quelque chose me pendre entre les cuisses : la peau des fesses qui part en lambeaux ! Connaissant le coût de ce bien précieux, je m'empresse de le recoller délicatement au Cetavlon. La réparation a tenu, quoique le fond de culotte présentait une couleur bizarre à l'arrivée. Une fois le postérieur posé sur la selle, après mille précautions, il fallait veiller à le laisser au contact étroit de la peau de chamois, pour n'opérer une déchirante séparation que la journée terminée. Peut-être aurais-je dû garder mon cuissard sous la douche, afin d'éviter les brûlures de l'eau savonneuse.

LUZY – EGLETONS

261 km

4 h 30. Les gravillons de la cour d'hôtel crissent sous mes roues. Je pars dans la nuit, le brouillard et la fraîcheur. La Loire fumante franchie, après Bourbon -Lancy, les longues lignes droites me semblent des faux-plats sans fin. À l'approche de Moulins, la circulation s'intensifie, et les transports scolaires se suivent. La vie se répand comme un raz-de-marée, le matin, dans les villes, et le vacarme s'amplifie, rythmé par les horaires de travail...

La journée s'annonce chaude, et la longue côte par laquelle je quitte la vallée de l'Allier contribue à élever la température. Ce n'est qu'un prélude aux incessants vallonnements d'une symphonie en vélo majeur et en danseuse, dont le point d'orgue sera Egletons, en Corrèze. J'attendais impatiemment de rencontrer la Combraille, qui précède le Plateau de Millevaches. Le récit d'un diagonaliste, Yves Lanoë, m'avait mis en appétit, quand il parlait de l'interminable côte menant à Gouttières. Je n'ai pas été déçu du voyage.

Je repars en pleine chaleur de St-Eloy-Les-Mines à l'usine bruyante, lesté d'un sandwich qui tient lieu de repas de midi. Je n'ai pas oublié de m'envoyer un double diabolo

menthe, et de remplir les deux bidons. J'ai bien fait. Car, il n'y a pas que la côte de Gouttières à se farcir.

D'une hauteur, j'aperçois, tout surpris, la chaîne des Puys. La route très tranquille, serpente dans un paysage verdoyant de bocage, comme il n'en reste plus beaucoup. Les haies, plantées de magnifiques arbres, délimitent les parcelles. J'avance dans une vie sereine, qui ressemble à une oasis de calme au milieu de l'agitation mécanique. J'y rencontre des vieux paysans d'un autre âge, qui cheminent vers les champs, la fourche sur l'épaule, vêtus de sombre et bottés de caoutchouc, malgré les ardeurs du soleil.

Je refais le plein de bidons et de diabolo menthe à Giat, le temps d'une pause rafraîchissante. Un grand coup de pédale dans le tibia, en remontant sur ma machine, me ramène aux dures réalités de l'existence.

Une heure de retard, à Ussel. Mais, dans le café où je remplis de diabolo menthe, une dernière fois, le réservoir, on m'assure, à l'unanimité, que la route descend sur les 30 derniers kilomètres. Quoi, 30 km ? Je croyais qu'il en restait 40 ! La journée a été rude, et je repars soulagé, après avoir réservé une chambre, par téléphone. L'hôtel sera fermé quand j'arriverai, mais j'ai noté toutes les instructions pour l'accès, le règlement et le départ matinal. Je n'ai plus qu'à me laisser descendre peinardement jusqu'à Egletons où m'attend un lit douillet et, j'en suis sûr, un sandwich abondamment garni.

D'abord, ça monte, après Ussel, longtemps, par une belle route tortueuse et boisée. Ensuite, passé l'usine à bois qui répand d'odorantes fumerolles de sciure brûlée, ça descend, longuement. Puis ça remonte. Je me balance du 30x22 au 50x14, du surplace moulinette à l'ivresse de la vitesse. Le dérailleur s'agite en tous sens, faisant sauter la chaîne de pignons en pignons. Je reste calme, économe de mes forces, maîtrisant cette route corrézienne qui s'avance dans la majesté du soir. Mais, j'aimerais bien être arrivé à Egletons qui ne doit plus être maintenant, qu'à une portée de pédale. Au sommet d'une côte, je crois distinguer au loin,

comme une forteresse sombre avec des clochers, qui se découpe en haut d'une crête, sur le ciel orangé. Si loin, qu'il faut encore descendre pour atteindre, enfin, la ville haut perchée, à 21h30. Ouf !

J'y suis accueilli en musique, et je réalise soudain que ce soir, c'est la Fête de la Musique. Les deux orchestres rock qui assurent l'animation n'ont pas lésiné sur les moyens. Faut aimer et ne pas avoir les oreilles délicates. J'essaie de me frayer un passage jusqu'à un café restaurant devant lequel la jeunesse se trémousse. La bicyclette appuyée sur la façade, après une difficile approche entre les tabléées de la terrasse, je dois encore parvenir au bar pris d'assaut, car, il me le faut, mon sandwich, mort ou vif. D'un naturel poli, j'attends mon tour sagement, au milieu de cette mêlée d'agités d'où les mains passent sans vergogne au-dessus de ma tête pour cueillir les demis servis à tour de bras. Pour moi, ce sera un diablo menthe, UN DIABOLO MENTHE, dois-je crier dans la tempête, et surtout, UN SANDWICH bien tassé avec fromage, tomate, etc... Pour le diablo, ça ira. Mais, pour le sandwich, y'a pas le temps. Je pourrai en avoir un au restau, alors ? Pas question, c'est complet et ça déborde. Mais, il me le faut, mon sandwich, absolument, sinon, je tombe d'inanition, moi ! Bon, on me le fait, le sandwich. Et je repars dans le brouhaha avec mon sandwich expresso : un bout de baguette sans beurre, et une méchante tranche de jambon, sans rien d'autre, dont je vais m'empiffrer à l'hôtel, au calme.

En remontant sur le vélo, je sens le sol. Pas possible : la roue arrière à plat. Est-ce un tour de mauvais plaisant, pendant que je bataillais au bar, ou une vraie crevaison ? Je le constate dans la cour de l'hôtel qui déjà s'assombrit, c'est bien d'une traîtresse crevaison dont il s'agit. La dégustation du sandwich sera pour plus tard.

Tout le chargement est étalé dans la cour, et je viens de remettre la roue, après changement de la chambre à air. Je gonfle, gonfle, au maximum de ma mini-pompe, quand soudain, la valve lâche et tout se dégonfle illico ; ma pompe s'agite dans le vide. Enlever la roue, défaire à nouveau le

pneu, avec difficulté. Je n'ai pas le choix. Si je veux conserver une chambre de secours intacte, je dois réparer celle percée. Le jour a sérieusement baissé. Il faut trouver le trou, étaler la dissolution et appliquer la rustine. Trop de précipitation, la colle n'était pas sèche, et la rustine ne tient pas. Regratter la chambre pour éliminer la colle, recoller. Ça tient. Remettre le pneu. Alors là, ça se complique. Mes doigts, engourdis par des heures de guidon, n'ont plus de force. Je n'arrive pas à repasser la tringle. Après des minutes d'efforts intenses où j'ai envie de tout plaquer, le pneu s'ajuste enfin dans la jante. Dernière vérification avant gonflage. Patatras, la chambre est coincée entre le pneu et la jante, sur 10 centimètres. Je ne me sens pas capable d'enlever le pneu une troisième fois. Que faire ? Aucune aide à espérer. Je suis seul au fond de mon impuissance. Je dois partir à 3h45 demain matin. Ou je reste ici, et c'en est fini de ma Diagonale, ou je m'en tire coûte que coûte. Épuisé par tant d'efforts, trempé de sueur, le ventre vide, je m'arc-boute à nouveau sur la roue. Mais les doigts ne répondent plus. Plié en deux sur l'ouvrage depuis une demi-heure, j'ai mal partout. Des larmes de détresse me montent aux yeux. J'en chialerais comme un gosse, assis dans la pénombre, au milieu de mon barda. Une journée de vélo dans les pires bosses, est une épreuve moins dure. Je pense être allé au bout du bout, et je ne vois plus d'issue. Ça ne servirait à rien de donner des coups de pied partout, ultime accès de rage, qu'à se faire enfermer pour folie furieuse. Je suis incapable de maîtriser mes doigts, je ne les sens plus, ils se dérobent alors que les gestes devraient être précis. Enfin, dans un dernier sursaut, avec l'énergie du désespoir, je force avec tout ce qui me reste, sur le pneu qui finit par passer le rebord de la jante. Je m'en suis sorti, complètement vidé, les doigts aussi douloureux qu'après une onglée. Maintenant, il fait presque nuit. À tâtons, je rassemble mes affaires éparpillées autour de moi. Je n'arrive pas à retrouver la petite boîte où je range les rustines et le tube de dissolution. Je ratisse toute la cour pour m'apercevoir, finalement, que je serrais la fameuse boîte dans la main. Décadence du diagonaliste à la peau des fesses râpée, et aux doigts de manchot !

Je n'ai plus qu'à me reconstituer au sandwich, avant la douche bienfaitrice. Ce n'est pas la digestion qui m'empêchera de dormir, ni la musique dont les couinements m'entraînent dans un sommeil court mais profond.

EGLETONS – EAUZE

301 km

Je suis réveillé aux accents du rock, à 3h15. Moment d'angoisse pour commencer la journée : la réparation a-t-elle tenu ? La bicyclette m'attend dans la cour, prête au départ. L'un des groupes joue avec toujours autant de conviction, pour quelques danseurs rescapés. Sous les regards étonnés de ma présence incongrue, j'ai l'impression d'être un extra terrestre, avec mon harnachement de cycliste égaré dans la nuit.

La lune joue à cache-cache avec les nappes de brouillard. Je suis escorté de grands arbres dont le sommet se perd dans la brume endeuillée. La route semble comme un trait de lumière froide qui entaille les sombres futaies. Soudain, derrière moi, une cavalcade de chien enragé me donne la chair de poule et des ailes aux pédales. Je n'entends bientôt plus que des aboiements hargneux qui se perdent dans la nuit. Puis, le silence d'un monde d'ombres dans lequel j'avance, tel un fantôme. Monde inconnu, qui fait peur de ses gouffres noirs, de son éclairage diaphane, de son calme insondable. Monde qui me guette de ses mille regards invisibles, moi l'aveugle aux yeux grands ouverts sur l'irréel. Le faisceau de mon phare, glissant sur la route, est ma canne blanche.

Après la plongée sur le barrage d'Argentat, à plus de 60 km/h, j'arrive sur la Dordogne. Spectacle fantastique : un château se dresse au bord de l'eau, sorti tout droit d'un conte de fée. Les rives abruptes et sombres, tronquées par une chape cotonneuse, l'enserrent avec son reflet immobile, silencieusement. Première pause à Argentat. Il est 6h00. Tout est calme, gris, et l'air, chargé d'humidité, frisquet.

Je m'obstine à suivre la rive droite de la Dordogne, alors que la route est en réfection, et je passe sur des portions sans chaussée, à même la caillasse et la poussière. Sans

encombre, sans grand plaisir et sans trop de vigueur. Serait-ce un jour sans ? J'espère me refaire une santé à Bretenoux, car le manque de punch pourrait tout simplement venir d'un vide à l'estomac. Mais, s'il est l'heure de balayer le trottoir du restaurant, le temps n'est pas encore venu ni l'humeur de préparer des oeufs au plat. Il faudra chercher fortune plus loin, s'enfiler par erreur sur une petite route qui monte, monte, à la limite de l'équilibre quand on est au bord de la fringale, arriver tout surpris, à Castelnau, descendre au village de Nicole, s'engager malencontreusement dans la direction de St-Céré, revenir sur ses pas, et atterrir enfin dans le petit bistrot de Nicole, dernier recours avant la grimpée sur le Causse. Ici, on n'a pas de faux prétexte pour vous faire passer votre chemin. On vous accueille en toute simplicité, même si les œufs sont encore chez l'épicier. Mais, il n'y a que la route à traverser ; c'est vite fait pendant que je sirote mon diablo menthe. Ah, ces oeufs cuisinés à la graisse de canard, dont il ne restera pas une trace de sauce dans l'assiette.

Au fur et à mesure que la route s'élève, j'émerge de la brume qui reste stationnée dans la vallée de la Dordogne (...). Sans transition; on passe de la fraîcheur matinale à la chaleur de l'été, et il n'est pas recommandé de rester trop longtemps au soleil, admirer le site de Rocamadour (...) Gourdon, en plein midi. Les tables sont aux terrasses où l'on cherche l'ombre. Ma plaque de cadre suscite les interrogations admiratives de deux jeunes femmes qui ne tarissent ni de compliments ni d'encouragements, sous la mine renfrognée de leurs deux compagnons obstinément muets. La délicieuse vallée de la Thèze, sous les ombrages, me permet une bonne partie de manivelles. Mon élan est stoppé par la rude montée sur Fumel, exposée au soleil brûlant.

Le diablo menthe n'est pas de la dernière fraîcheur, mais le "Café de Paris" n'est pas de la première jeunesse non plus. Le décor doit dater des années cinquante, et les personnages aussi. Les patrons et les clients sont de la même génération tricot de corps bretelles, semblables aux spectateurs du Tour de France sur les "Miroir Sprint" d'antan. Du temps où les coureurs cyclistes avaient des

gueules de forçats et le boyau de secours croisé autour des épaules (...)

Tamponner mon carnet de route n'est pas une mince affaire, car il faut retrouver le cachet, puis le tampon encreur presque desséché, et s'y reprendre à deux fois pour ajuster le tir. Scène touchante, que ces deux braves personnes, s'entraîdant en marmonnant pour me rendre service.

Mais, il faut replonger dans la chaleur et la circulation, jusqu'au Pont-de-Penne sur la route qui longe le Lot. Je viens de croiser ma précédente Diagonale effectuée en compagnie de mon petit frère, le conducteur, pas pressé, de TGV. J'ai une pensée émue en cet instant, pour lui qui réfléchit encore, avant de tenter une deuxième expérience, aux préceptes que je n'ai cessé de lui assener sur la route. Je quitte la vallée du Lot pour rejoindre Agen, via Laroque-Timbaut, en traversant un relief tourmenté dont les chevrons ont été oubliés sur la carte Michelin.

Agen. Me voilà perdu en pleine ville, étourdi par la circulation... L'arrêt de Laplume n'était pas prévu au programme, mais déjà, il faut y arriver, à Laplume, et pour les 65 derniers kilomètres, une grosse part de gâteau basque bien bourratif, descendue au diabolo menthe double, ne serait pas de trop (...)

De Condom, je réserve une chambre à Eauze. L'hôtel sera fermé, mais une nouvelle fois, on me fait confiance. Je n'oublie pas de m'envoyer, pour la route, une dose de diabolo menthe. Et ça repart, à la chandelle, avec plus d'une heure de retard.

Il fait nuit, la lune veille sur moi. Les bosses sont de plus en plus dures. Chaque jour, j'ai l'impression d'effectuer un brevet cyclo montagnard ou une "Bernard Hinault" à l'endroit et à l'envers. Au sommet de chaque côte, je guette les lumières d'Eauze. La moyenne a sérieusement baissé. Je me contente d'assurer, sans brûler trop de calories, car je sens la fringale arriver. Mais je veux tenir jusqu'à Eauze où je pourrai manger.

23 h 10, j'y suis enfin, peinant dans le dernier faux plat. Heureusement, un bistrot est encore ouvert. Enfin un sandwich. Désolé, plus de pain, pas de sandwich. Pourtant, il y a une baguette, là, sur une table, derrière le patron. Oui, mais c'est à un client. Devant mon désarroi, le client m'offre spontanément sa baguette. La moitié me suffit, que je dévore avec tomate et petits cornichons. L'hôtel n'est pas loin, je suis au lit à minuit, après une bonne douche.

EAUZE – HENDAYE 202km

C'est la dernière journée, je pars à 4 heures. Je retrouve la lune sur ma route. La nuit est tellement claire que je roule sans la dynamo. Clarté superbe, diffuse, où tout est sérénité. Le temps semble suspendu à l'astre lunaire.

Après Nogaro, l'aube blanchit sans transition. Doucement, la vie reprend sa lente respiration. Derrière moi, l'horizon rosit et un coq lance le premier appel dans l'air limpide, avant que le gazouillis des oiseaux n'envahisse le silence. Il me semble qu'au fil des randonnées, j'entends moins de coqs saluer le lever du jour. Enfermé dans les élevages concentrationnaires, le gallinacé ne règne plus orgueilleusement sur les basses-cours. Notre symbole national en est réduit à caqueter piteusement avec des milliers de semblables, et il ne verra le soleil que lors de son dernier voyage. Même le coq de mon voisin, au chant si conquérant, n'a pu résister à la vindicte des lève-tard. Il a dû rendre son dernier cocorico.

Dans la pureté du petit matin, je suis heureux. La pédalée légère, j'arrive au terme de mon voyage, et je trouverai toujours extraordinaire que l'on puisse traverser la France ainsi, à bicyclette.

Aire-sur-Adour, je file bon train sur une longue ligne droite. Mais, je commence à m'inquiéter : j'aurais dû trouver une petite route à droite, peu après la ville. Or, j'en suis déjà loin, et pas âme qui vive pour me renseigner. Coup de chance, je rencontre bientôt un jeune homme au bord de la route... Je dois rebrousser chemin sur trois kilomètres,

furieux d'avoir perdu une demi-heure aussi bêtement. Furieux d'avoir gaspillé une demi-heure de sommeil, mais satisfait aussi, d'être parti une heure plus tôt, afin de parer à tout imprévu. Tout de même, je viens d'entamer mon capital sécurité, et je ne sais pas ce que la suite me réserve.

Ce n'est pas sur la route d'Hagetmau que je gagnerai du temps ; la belle et collineuse Chalosse doit s'apprécier à efforts mesurés. Aujourd'hui, le soleil a décidé d'en mettre un bon coup, et il est conseillé de se dépouiller malgré l'heure matinale.

J'ai cru repartir d'Hagetmau le ventre vide : c'est seulement au quatrième restaurant que j'ai pu déguster mon habituel petit déjeuner. Mare de solliciter ce service qui me paraît si simple et qui semble si compliqué au point de m'envoyer paître chez le concurrent. Mare de cette compassion hypocrite qui vous fait tourner les talons et perdre votre temps. Z'en n'ont rien à fiche que je sois parti à 4 heures ce matin et que j'aie les jambes qui flageolent. Faut pas bousculer la routine, même si j'arrive tout droit de STRASBOURG et que je marche sur la tête ; c'est pas le matin qu'on mange des oeufs au plat. Enfin, récompense de mon entêtement, je me régale. Ça mérite des félicitations. Montre moi comment tu cuisines les oeufs au plat jambon, et je te donnerai des étoiles.

Orthez : travaux annoncés avant la ville, on refait la chaussée. En plein soleil, j'attends mon tour de passer le chantier, dans la file des véhicules qui viennent s'agglutiner au feu rouge, et dans les gaz d'échappement Le signal est donné, la poussière s'élève du cortège. Attentif à conserver ma place, je m'applique à garder l'équilibre sur la bande étroite de galets éblouissants, tassée par le passage des roues. Et soudain, je ne contrôle plus. Je plante ma roue avant dans le bas-côté non stabilisé et me voilà, stoppé net, vidant les arçons, allongé dans la poussière. Aucun automobiliste ne s'arrête ; tout juste si on ne me passe pas dessus. Rien de cassé, un simple hématome sur la cuisse, et une petite écorchure au coude. La bicyclette est intacte. Je veillais à laisser mon unique maillot bien

propre jusqu'à HENDAYE. Je me retrouve poudré sans frais, des pieds à la tête !

Halte à Puyoo : j'y dois faire tamponner mon carnet de route. La fraîcheur du diabolo menthe est si bienfaisante, que je ne résiste pas à m'en jeter un autre derrière la cravate Je remets ça à Peyrehorade, après un passage à la pâtisserie. Double diabolo et gâteau. C'est une affaire qui marche.

Le soleil brûlant, presque au zénith, incite au farniente, et je me la coule douce, le long des Gaves Réunis, de Pau et d'Oloron qui rejoignent l'Adour aux eaux jaunâtres. Tout va bien, j'ai de l'avance (...)

Bayonne avec sa circulation bruyante et puante. Et moi avec mon bout de carte Michelin, à m'interroger devant les pancartes. Paumé. Un automobiliste, cyclotouriste de son état normal, a vu ma plaque de cadre et vient à mon secours. De feux rouges en feux rouges, balloté dans les turbulences de la vie citadine, l'œil aux aguets et le réflexe prompt, je parviens à sortir du piège mortel et à atteindre Bidart. Infernal !

Mes bidons se sont évaporés. Il importe d'humidifier le gosier qui commence à se dessécher. Un petit café, à l'entrée de St-Jean-de-Luz est le bienvenu. Il n'y est question que de chaleur étouffante, écrasante, de thermomètres à la limite de l'explosion, de records. Il me semblait bien que ma crème solaire avait des allures d'huile de friture, mais, parvenu au Sud, j'y croyais la température conforme aux normales saisonnières. Le soleil peut chauffer jusqu'à l'ébullition, je n'en savoure pas moins mon triomphe devant mon avant dernier verre de diabolo menthe. J'ai réussi la Diagonale qui me faisait peur, et j'ai enfin résolu l'énigme de mes selles vertes (!)

Je quitte St-Jean-de-Luz euphorique quand, machinalement, je jette un coup d'œil à ma montre. Panique à bord. Ma sueur devient subitement froide. Il me reste juste le temps d'atteindre HENDAYE dans le délai. Et si je crève, s'il m'arrive un incident technique, si je ne trouve pas le Commissariat Central ? Plus

une seconde à perdre. Je remets pleins gaz et je fonce à toutes pédales.

L'effort subit m'a remis les idées en place et les pendules à l'heure. Mon esprit cafouilleux, sans doute dérégulé par un rayon solaire plus ardent que les autres, avait mal interprété le rapport entre les données de la feuille de route et les indications de ma montre. Il faut être particulièrement vigilant, à l'issue d'une Diagonale. L'état de grâce peut engendrer des effets secondaires dévastateurs. Il me reste bien 2h30 pour effectuer les 14 derniers kilomètres. À moins d'être terrassé par une nouvelle émotion, je devrais parvenir au but dans le temps imparti.

Ça y est : HENDAYE, sa plage et ses vacanciers, son Commissariat au bord de la mer, et l'Espagne de l'autre côté...

Je dois rejoindre une chambre d'hôte à Ascaïn. Dans la descente du petit col de Courlecou aux pourcentages sérieux : crevaison. Bien entendu, de la roue arrière. Pour aller plus vite, pas question d'enlever les bagages. Et la réparation commence, avec des doigts toujours aussi gourds qui n'arrivent à sortir la chambre à air qu'à grand-peine. Efforts intenses pour remettre le pneu. Tout est correct. Ne reste plus qu'à remonter la roue. La chaîne a fait des nœuds avec le dérailleur. Il faut démêler tout ça.

Soulever le vélo d'une main, et ajuster la roue de l'autre. En forçant le passage, je fais sauter un patin de frein. Bon, reprenons l'opération, et d'abord, débarrassons le porte-bagages, avec les mains pleines de cambouis. J'ai simplement un petit tournevis comme levier pour enfoncer le patin dans son logement. Après des minutes et des minutes d'efforts qui me font ruisseler de partout, je réussis à le replacer...

L'accueil est si chaleureux, à Ascaïn, avec force verres de sangria, de vin et de Champagne, que je gagne ma chambre tard dans la nuit, avec la bizarre impression d'être embarqué sur un bateau en pleine houle.

La matinée est bien avancée quand j'émerge. Plus de temps à perdre. En fouillant mon sac de guidon, passant à St-Pée-sur-Nivelle, je trouve la carte que j'ai oublié de poster, selon le règlement, dans les 30 derniers kilomètres. À nouveau des soucis. La vie est un éternel recommencement.

Yves PUCHER